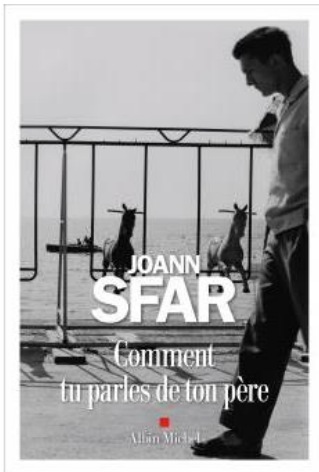


Note de lecture sur le livre « Comment tu parles de ton père » de Joann SFAR



« Perdre son père au détour de la quarantaine, c'est banal comme une chanson de Bruel. Et je ne sais pas comment on s'en relève ». Et voilà très probablement comment à cause de (ou grâce à) cette phrase prononcée sur les ondes de France Inter un samedi matin de la fin du mois d'août j'ai commencé ma rentrée littéraire avec « *Comment tu parles de ton père* » alors qu'il y a 560 livres qui débarquent dans les rayons.

« Ça fait trois semaines que papa est mort » [...] « Je n'y vois plus rien » [...] « Moi, maman est morte quand j'avais trois ans ». Un livre qu'on ne résume pas. Mais on pourrait aussi dire que le fond du récit tient à peu près dans ces trois phrases.

Séparé de sa femme, Sfar est en vacances en Crète avec ses deux jeunes enfants. Il ne voit plus rien et il est convaincu qu'il est victime d'une malédiction divine parce qu'il n'a pas assez prié pour la mort de son père. « *You have tears, but they are bad.* » lui explique l'étrange docteur Gorgounioux, ophtalmologue crétois qu'il est allé consulter.

Papa, si je fais un livre sur toi, ça compte pour ton âme ? Commence alors une longue prière d'un genre nouveau, une oraison funèbre, pudique, drôle, émouvante, un Kaddish iconoclaste, mais pas tant que cela, pour un père mort mais aussi pour une « mère partie en voyage ». Cette prière de la religion juive, lue à la mémoire des parents disparus, tous les jours pendant 12 mois, jusqu'à la date anniversaire.

Et de suivre le petit Joann dans un univers pour le moins baroque et dans une chronologie totalement fantasque qui est surtout celle du fil de sa pensée, celle d'une psychanalyse ? Joann Sfar écrit comme il parle, et l'oraison s'écoute au moins autant qu'elle ne se lit. Il écrit cru, parfois très cru même, il écrit ému, il écrit tendre, il écrit sensible, il écrit énervé. On pleure avec Joann, on rit avec Sfar,

La Crète, Metz, Nice, Paris, et aussi Sétif en Algérie défilent. *Comment tu parles de ton père* donne à comprendre comment s'est construit l'auteur du *Chat du Rabbin*, comment on s'accorde ou pas, se débat ou pas avec sa religion, comment on vit ou pas avec le mensonge, à commencer par celui sur la mort de sa mère. « *Il ne faut pas, sciemment, mentir à son gosse. Sinon il passe sa vie à raconter des histoires* ». Un grand-père qui lui dira la vérité et pour lequel il ressentira beaucoup de gratitude. Sandrina, rencontrée à l'âge de 13 ans, sa femme, la mère de ses enfants. Au grand dam de son père elle n'est pas juive. Il sera heureux avec elle et il la quittera malgré tout. Et un père, ce père d'une complexité folle. « *Mon père c'est pas rien* ». Fragilisé par la mort de sa femme, ce juif Séfaraide, brillant avocat, aux mœurs autrefois légères s'endurcit jusqu'à devenir un religieux exigeant. Il mène aussi une vie digne des héros de cinéma, défend la pute et le truand, homme à femmes prêt à faire le coup de poing quitte à être interdit de prétoire, il séduit, beaucoup. Un père omniprésent auprès de Joann. Père et mère à la foi(s). Un homme dont « *le seul cadeau* » qu'il ait fait à son fils « *c'est de ne pas savoir dessiner* »

Le livre se lit vite, d'une traite, difficile de couper la parole à quelqu'un qui en a gros sur le cœur. L'année est passée. Le kaddish aura-t-il participé à l'accomplissement du travail de deuil ? Se relève-t-on jamais de la mort de ses parents ? « *Ne me secouez pas, je suis plein de larmes* »¹

Comment tu parles de ton père. Joann Sfar Albin Michel, Paris 2016, 154 p. 15 €

¹ Calet, Henri. *Peau d'ours*. Editions Gallimard. Paris, 1958.

Fiche du livre

<http://www.ledireetlecrire.com/1/upload/commenttuparlesdetonpere.pdf>